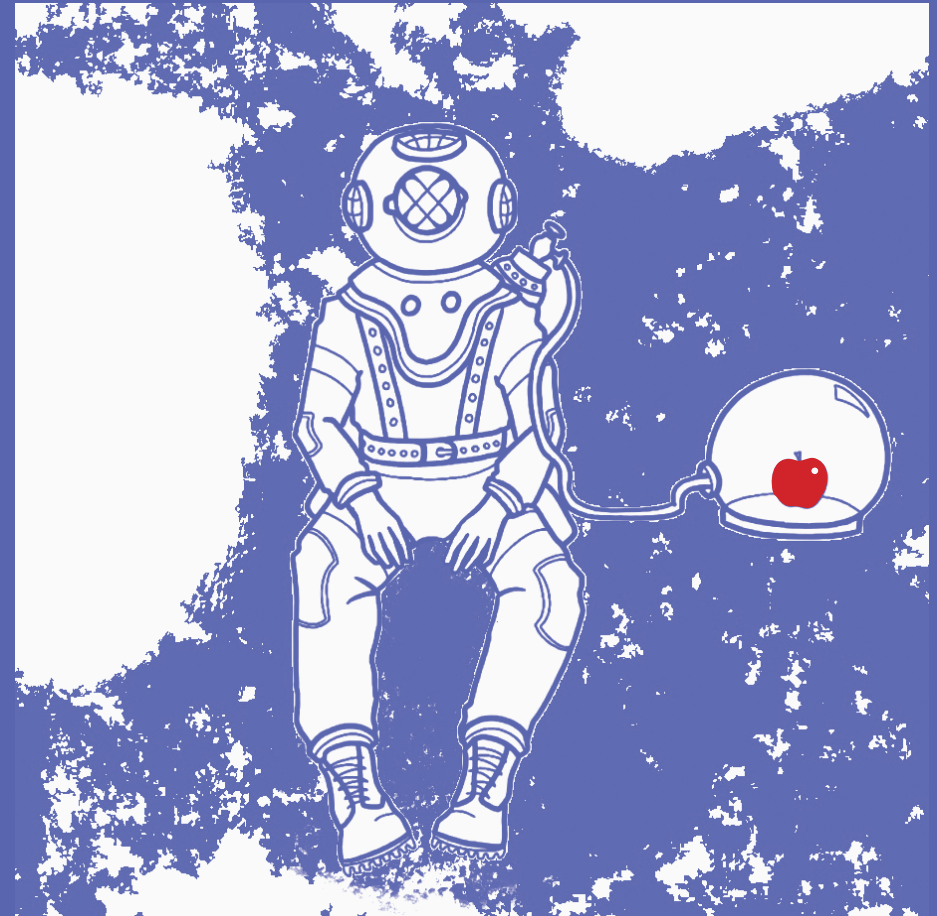


# La rémanence des brèches

infiniment  
le bruit  
d'une pomme  
retournant  
à sa tige



FRANÇOIS  
LABRECQUE

**LA RÉMANENCE DES BRÈCHES** est le cent trente-et-unième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés François Labrecque et le CANIE,  
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2025.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2025  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM  
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

Photo de la couverture : Anouk Le Brech

**FRANÇOIS LABRECQUE**

La rémanence  
des brèches

*À vous qui me façonnez.*

*hier m'arrive toujours*

Caroline Dawson  
*Ce qui est tu*

*J'ai seulement rassemblé mes ombres  
Pour ne pas oublier que j'existe*

Rodney Saint-Éloi  
*Je suis la fille du baobab brûlé*

*as-tu peur de te rapprocher ?*

Mylène Bouchard  
*Les étoiles se sont rapprochées*

*Avant-propos*

Ces pages ne restaurent rien ; elles déploient des trajectoires. L'empreinte d'une vérité se confondant aux autres. L'enjeu de la mémoire est au cœur de cette entreprise d'écriture – que faire avec les traces qui troublent les pistes ?

Cette voix mémorielle qui s'articule, je l'espère panseuse. Tous les mots qui suivent coexistent au sein d'une seule et même seconde. Les temps qui s'entremêlent respectent la chronologie du deuil. Le recueil comme un labyrinthe dans lequel on accepte de se perdre.

En souhaitant que cette poésie agisse,

François.

## I

Ici, je scrute des tessons d'instant fugaces jusqu'à m'en fendre la paume. Le jeu en vaut la plaie. En m'immisçant dans un souvenir – des jambes sur mes cuisses ; la pression qu'elles exercent, le soleil rouge qui saute la tête la première vers la fausse mansarde du voisin, un bol de fraises immenses ; leur goût suave, une discussion, la peau irisée par la lumière que reflète une vitre teintée – je le dilacère. Me perdre (toi aussi).

Avec des doigts filiformes je comble les entailles à ciel ouvert comme des portes dérobées. Fébrilement, je dépose un faisceau de branches bourgeonnantes sur un amas de verre bullé. Les ombres ondoyantes s'y fondent. Si je cherche des lettres décousues c'est pour que la tendresse des mots panse ma main fructifère. Une grappe de pommes rouges en guise d'offrande aux poèmes.

je frotte  
le limbe d'une menthe  
pour que jamais  
ne cessent les émanations

chaque nervure s'enlise  
dans mon épiderme

énigmatique  
ton regard racontant  
la suite tu  
croques dans ma pomme d'Adam

un bouquet de rayons  
se forme

sur la vitre d'une voiture

des tiges de gypsophiles  
par centaines  
enlacent mes jambes

insouciant je marche les yeux  
clos  
parmi les linéaments  
des alentours

le murmure des corps  
qui se déballet  
la pulpe de tes doigts  
pétrit mon visage éphémère

dans la cour  
une grande vigne va

du cabanon à

la clôture

en passant par  
le mur de brique

elle finit sa  
course  
en enroulant

ses rameaux

autour de nos cœurs  
intriqués

nos pupilles se serrent  
la main en un instant  
le mouvement des formes ondulantes  
converge vers  
un seul point  
toi

j'écoute  
les bruissements  
qui stagnent

le présent  
à la commissure  
de mes lèvres

chaudes  
illuminant tes tempes

à travers le store opaque

les fentes verticales

laissent passer des  
lueurs en jet

jusqu'aux draps épars  
de ton lit

une ombre batifole avec  
quelques tranches de melon miel

je suis un vase que tu  
emplis d'effluves  
d'eucalyptus

au plafond je contemple des centaines de  
lucioles

le poids soporifique de ta tête  
sur mon avant-bras

un lampadaire

trace

nos silhouettes à contre-jour

il n'y a pas de lumière

entre les ombres  
projetées  
sur l'herbe

sculpter les secondes  
jusqu'à

ce qu'elles  
nous conviennent

l'obscurité s'installe  
je ne vois plus

que tes iris

intemporels

## II

La mémoire abrase ta voix drupacée et les simulacres se ternissent.  
Une gélivure se répand à la surface de mon torse pendant qu'un flocon  
de lettres me tranche la page blanche. C'est par les yeux que je crie la  
pesanteur du froid sur mes paupières gercées.

Ici, les poèmes se faufilent au même rythme qu'un souffle à la re-  
cherche d'un intervalle où l'air n'abîme pas la gorge. À voix basse,  
les doigts gelés espèrent l'incandescence. Je pleure nos promesses  
de première neige enfouies sous des strates de glace – mes larmes  
pleines de cristaux fendent mes sclérotiques.

encore  
le relief  
sur mon dos  
de tes mains fractales

la fin des arômes d'amande  
me frappe  
un mur

suis-je encore  
celui à qui tu jetais  
tes yeux ?

je dois bien me trouver  
quelque  
part loin d'ici

nous sommes l'eau qui fuit d'un  
vase en miettes au sol

les autres phrases  
s'abstiennent

bouche bée

tombé  
sur des morceaux de nous  
dans mon reflet  
à répétition  
je chute

du balcon

là où les treillis de nos souffles  
s'agençaient au tumulte  
des frondaisons se heurtant sans cesse  
entre elles

un chêne se plie  
au vent  
les géraniums  
frissonnent déjà

je contracte chaque muscle  
de mes mains  
pour retenir tes mots  
qui s'évadent  
de mes oreilles

je suis  
si  
poreux

le verger  
recouvert d'ombelles  
se brise  
contre chaque soir

mais le roulement  
de nos pommes  
au loin persiste

que dévalent-elles ?

la poussière pergélisol  
se repose sur les meubles souvenirs

je remue  
en vain

j'écris souvent  
ce que je n'ose pas  
dire jusqu'à m'en mordre  
les doigts

j'aimais bien quand  
tu  
me mordais les doigts

### III

Au fil de leur vol imperturbable, les samares dessinent leur trajectoire dansante. Leur tracé hélicoïdal m'envoûte. Une d'entre elles atterrit après quelques heures. Je m'incline pour la prendre, mais mes doigts font à leur guise. Ils palpent l'humus encore frais. Se dégage une multitude d'exhalaisons terreuses.

Avec des mots, je recouds l'écorce d'un chêne pour atteindre l'amont des sens – les échancrures dans le rhytidome comme une nuée de lèvres entrouvertes. Mes phalanges distales croisent des feuilles obcordées (elles s'échangent quelques phrases). Ici, je retrouve les éclats de notre effusion en m'abandonnant à l'anémochorie inversée.

à la berge de mon cou  
patiente  
l'incendie

juste avant d'éteindre  
la lampe  
je me rassemble

à l'intérieur  
les rivières de fragments  
qui sanglotent  
avec leurs genoux dans leurs bras  
parfois sourient

*Je sommeille*

des teintes de bleu  
s'unissent et se concentrent  
dans un point  
précis  
le  
torse

le névé me susurre  
des sons qui  
t'appartenaient

l'oscillation  
des pas sur le plancher  
de chêne

je suis

dédaléen

si loin je m'égare  
lorsque ton rire  
se heurte au présent

ensemble parcourir  
les rues  
s'inventer  
un trajet

s'arrêter près d'un parc  
cueillir des morceaux

de nuits blanches

et les chérir  
avant qu'ils ne s'étiolent

*J'entends*

devancer le soleil  
tu cours  
avec moi

les fronts trempés

par un ciel d'eau  
douce

j'effleure la  
vie du bout des

lèvres

dans l'éclosion

de nos matins d'été

infiniment  
le bruit  
d'une pomme  
retournant à sa tige

avec ses grandes phalanges  
le silence pointe  
le premier  
fautif  
j'ai un doigt dans chaque

lésion

*Je chamarre*

en escale  
sur ton épaule  
pour quelques temps

promis ce sera bref

une buse plane et finit  
par disparaître  
derrière un immeuble

l'air siffle en formant  
des vagues  
sur la canopée

du haut du belvédère  
s'enroulent dans le panorama

le sucre de                      la lime

et les pas  
dans l'herbe

lumière vaporeuse  
ce soir-là il y avait eu  
un transfert de chaleur  
entre nos paumes

depuis le froid  
s'est installé  
dans mes fissures

m'abréger les poumons  
du parfum de myrrhe  
que tu avais  
glissé à mon ombre

ne me rappelle pas la couleur de  
tes iris notre jeu  
de regard  
n'a pas tout à fait pris fin

*Je déguste*

de vieilles photos  
pour remplir ma panse  
il n'y a aucune volonté  
dans ce buffet

un trou béant joue à  
cache-cache

lorsque mon visage  
de glaise  
suinte

parmi les monceaux  
de vases en céramique  
décousus  
je nous fabule

au déversement  
du jour  
je rampe  
je marche

je coule  
je ne cours  
plus

rentrer tard  
embrasser

ton front avant de  
fermer la lumière et la porte  
un je t'aime étouffé par  
les boulevards de la ville

un involucre dans la gorge  
m'ouvre à la nuit  
des caresses  
du vent

je file

hypnotisé  
par cette lanterne indécise  
qui clignote sur le balcon d'en face  
je suis les fentes  
dans le béton gris  
comme un sentier jusqu'à chez moi

j'ai tant de joie

*J'émerge*

nos corps  
mouvants  
dans l'eau du lac

la lumière qui plonge  
vers la zone benthique

déforme l'ensemble  
des contours

les doigts fripés  
chuchotent et  
se promettent l'avenir

sécher sur le sable chaud

en remerciant les nuages parasols

sillonner tes courbes sinueuses  
comme ce tableau  
de Van Gogh

faire de l'apnée  
dans les flaques d'eau  
à chaque coin de rue

partout résonnent  
les ondes discordantes  
des traces de valse isolées

le ciel frémit quand  
je le frôle du regard

#### IV

Les secondes ruissellent dans l'air. Au creux de ma nuque, aujourd'hui, la rosée dépose ses mains. Et dans les fentes du tangible la beauté se dévoile. Le craquement du bois retentit lorsque, pas à pas, je respire en équilibre sur une branche de pommier. M'affranchir de la rémanence tout en chérissant les brèches.

Fragiles, mes omoplates rencontrent la douceur des dards éparpillés dans la peau. La vivacité des pigments. Écrire ; suspendre les cirrostratus à l'ocre de l'aube. Le geste poétique est une fulgurance immobile – éphémère toujours. J'arpente la galerie en suivant l'écho des cavités, ici.

les feuilles de chêne cachent l'horizon  
des tentacules verts sur du bleu foncé

la résonance  
du claquement  
des fenêtres  
sur les parois  
des maisons  
dans les villes  
du cœur

cracher  
ma mémoire  
sur du papier  
pour me  
sortir  
de  
toi

un pinceau et la sève  
d'un séquoia pour  
cristalliser la mémoire

des phrases jaillissent  
les graver dans une pierre  
que je cache à  
l'orée d'une forêt

écrire  
tricoter une écharpe  
pour apprivoiser  
le froid

une marche en  
guise de  
trait

je baisse la tête  
pour esquiver  
les grappes fleuries  
du lilas

elles se sont appropriées  
le trottoir

les dents se plantent  
dans l'été  
(une pomme)

j'attends quelques bains de soleil

des promesses  
de nettoyage

la pleine lune s'accroche  
à la cime des  
sapins toute la nuit

des odeurs boisées  
se répandent  
lorsque les aiguilles éruptent

au fond du fleuve  
je veux être la roche  
qui laisse l'eau  
faire

écrire  
laisser l'eau faire

seul  
apaisé

devant notre banc  
l'hiver a cédé  
sa place  
comme un  
cycle

sortir mes yeux  
de leur orbite  
avec des doigts prudents

traverser un  
sentier de ruines futures  
sans craintes

délicat  
je pose mes pupilles  
dans le sol humide  
sur la ligne qui sépare la terre  
du ciel

entendre le battement des  
ailes d'un monarque  
orange foncé

je me blottis contre  
la nuance

### *Remerciements*

Je tiens à remercier M. Luc Bouchard pour son temps, ses commentaires ainsi que ses précieux conseils. Merci à Claire et Xavier pour leur lecture. Merci aussi à Anouk pour l'illustration de la page couverture.

Enfin, merci à toutes les personnes avec qui j'ai eu la chance de discuter de ce recueil ou de littérature, vous avez nourri ce projet.

François.